BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Émilia Ndiaye, *De l'indo-européen au latin et au grec. Initiation à la grammaire comparée du latin et du grec, avec exercices corrigés, tableaux synthétiques et lexiques* : Bruxelles, Éditions Safran, coll. « Langues et cultures anciennes » 14, 2009, 112 pages.

Cette courte introduction à la linguistique historique du latin et du grec s'articule, après une introduction concernant la grammaire comparée des langues indo-européennes, en deux parties, l'une relative à la phonétique (« De la racine indo-européenne aux radicaux grecs et latins ») et l'autre à la morphologie (« La formation des mots grecs et latins »).

L'insuffisance de l'information linguistique se fait sentir dès la lecture de la bibliographie, en début d'ouvrage. Signalons, pour nous en tenir aux quelques titres les plus faciles d'abord, que les manuels français de Lejeune, pour le grec, et de Niedermann, pour le latin, ne sont pas cités, ni, surtout, le manuel récent de G. Meiser. Le contenu du livre se révèle très vite approximatif ou erroné : la distinction, en finale, entre diphtongue à premier élément bref, **ai*, et diphtongue à premier élément long, **āi*, n'est pas faite, si bien que la répartition entre les deux aboutissements latins *ī* et *ae* reste inexpliquée (p. 30) ; l'appellation d'apophonie latine, qui sert à désigner des phénomènes liés à l'accentuation qui se produisent en syllabe intérieure, est appliquée à des phénomènes concernant la syllabe initiale (p. 29, 87) ; certaines évolutions phonétiques sont carrément inventées *ad hoc*, ainsi « **ab-fero* > *au-fero* (avec assimilation régressive) » (p. 106), alors qu'il s'agit d'un suffixe **au-* qui se substitue à *ab-* devant *f* pour éviter une confusion (**ab-fero* aboutirait, comme **ad-fero*, à *affero*) ; le système verbal est présenté comme structuré par l'opposition *infectum* / *perfectum* alors que celle-ci n'existe qu'en latin, où d'ailleurs elle est récente. Certains termes techniques ne sont pas définis (qu'est-ce que le point et le mode d'articulation ? se demandera le non-initié, p. 33) ; le plus souvent, le lecteur est invité, en note, à se reporter à un dictionnaire de linguistique — qu'il devra donc avoir à portée de main ; et quand une définition est proposée, elle est parfois bien étrange : « l'assimilation progressive rapproche une consonne de celle qui la suit » (p. 33).

Par ailleurs, les arbitrages concernant la matière à retenir, dans un manuel qui se veut bref, sont souvent déconcertants. À quoi bon aborder les phénomènes de contraction vocalique (p. 27) si aucune explication des règles de contraction, même sommaire et schématique, n'est fournie ? Les nombreux aboutissements, en latin et en grec, des labio-vélaires et des sonores aspirées sont énumérés sans que soit donnée la moindre précision concernant le contexte qui les conditionne (p. 32), et le traitement mal assuré $*d^h > t$ (qui serait illustré par *traho*) est indiqué, lors qu'un traitement aussi important que $*k^w > \tau$ (τ, τις) n'est pas cité.

Un tel manuel ne saurait servir, comme le suggère la quatrième de couverture, aux « étudiants qui travaillent sur la linguistique latine ou grecque », et encore

moins à « la préparation du concours de l'Agrégation de Grammaire ». Il ne nous semble pas non plus à même d'éclairer véritablement un public de non-spécialistes.

Frédérique Fleck.

L'onomastica dell'Italia antica, aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori, sous la direction de Paolo Poccetti, Collection de l'École Française de Rome, 413 : Rome, École Française de Rome, 2009, 765 pages, index.

Ce volumineux volume regroupe les communications qui ont été présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Rome, sous la direction de Paolo Poccetti, en novembre 2002. Le délai peut paraître long, mais ceux qui ont eu la responsabilité de volumes d'actes de congrès regroupant un grand nombre d'interventions savent combien il est difficile de rassembler tous les textes et on ne peut que savoir gré à notre très actif collègue de l'université de Rome II de nous fournir ainsi les 31 communications qui ont alors été prononcées, souvent d'ailleurs sous une forme tenant compte des nouveautés apparues depuis. Dans cet ensemble, on trouve des études fort variées. Certaines se consacrent à une seule inscription, dont elles dégagent l'intérêt pour l'onomastique : M. L. Lazzarini étudie le mélange de noms grecs et indigènes dans une *defixio* de Petelia, C. De Simone expose les questions que pose le nouveau document étrusque capital qu'est la Table de Cortone (notant ainsi l'ambiguïté de la désignation du contractant Petru Scevas, qu'on peut analyser aussi bien comme une séquence prénom + gentilice que gentilice + cognomen) et A. Marinetti s'attache à une inscription vénète récemment découverte en montrant comment une interprétation purement onomastique, comme cela vient naturellement à l'esprit pour des langues mal connues, risque de masquer la présence d'éléments lexicaux ne relevant pas de l'onomastique et pose ainsi le problème de la distinction entre ce qui relève de l'onomastique et ce qui relève du lexique, ce que H. Rix, dans ce qui aura été un de ses derniers travaux, étudie sur un plan plus général, avec le cas des noms propres dont le sens de la base lexicale originelle n'est plus senti. L'apport de la littérature n'est pas oublié : F. Stok propose de rendre compte de la présence de personnages portant des noms de fleuves dans l'*Énéide*, Ufens et Umbro, et dont les actions, d'après lui, peuvent être mises en parallèle, comme l'expression d'une conception géographique fixant les frontières de la zone d'action de Rome, C. Santini s'attache aux explications de toponymes chez Servius, soulignant que le commentateur ne fait souvent qu'expliciter une interprétation que suggère Virgile, tandis que E. Lelli précise la manière dont l'érudition alexandrine a traité des toponymes italiens, ayant souvent recours à des explications éponymiques et fournissant aux poètes un riche matériel d'allure exotique dont des auteurs comme Callimaque joueront avec brio. Un des intérêts de l'ouvrage est de s'ouvrir largement à des domaines linguistiques rarement pris en considération dans les travaux sur l'onomastique de l'Italie (sans oublier pour autant une question aussi classique que celle des rapports entre latin et grec, auxquels est consacrée l'intervention de F. Biville). Trois contributions sont consacrées aux données phénico-puniques : M. G. Amadasi Guzzo étudie la toponomastique phénico-punique en Sicile et en Sardaigne, relevant des phénomènes complexes de mélanges de langues, comme la combinaison de l'article sémitique à des noms indigènes ; C. Bonnet, à propos des noms personnels de ces régions, dégage de la présence — souvent soulignée déjà par le passé — de noms théophores des conclusions très intéressantes sur le maintien, à côté du panthéon officiel des grands dieux de Carthage, des vieilles divinités cananéennes, souvent à caractère agraire ; S. Bour-

DIN et S. CROUZET offrent une remarquable synthèse sur les noms italiques qui se cachent dans des inscriptions puniques de Carthage (il n'est sans doute pas fortuit que le nom le plus fréquent soit celui de Metellus, que Festus met en relation avec le mercenariat). Le domaine celtique n'est pas en reste : outre un article, très général, de F. MOTTA, on signalera l'étude minutieuse de P. DE BERNARDO STEMPEL, dégageant ce qu'on peut rattacher au celtique dans l'onomastique de l'Italie, en exposant méthodiquement les données phonétiques, morphologiques, lexicales qui permettent d'avancer une telle hypothèse (souvent destinée à rester telle : on ne peut ainsi être assuré qu'il faille expliquer par le celtique un nom comme celui de la déesse vénète Reitia). On sait qu'on a souvent voulu retrouver des langues disparues par leur impact dans la toponomastique ou l'onomastique : contre certains excès de la linguistique dite « méditerranéenne », F. CORDANO délimite avec beaucoup de prudence la persistance, parfois, de noms indigènes dans l'onomastique de la Sicile grecque et D. SILVESTRI celle des éléments pré-indo-européens dans les noms des cours d'eau. Les données italiques et étrusques sont bien représentées. Pour le premier secteur, F. POLI montre que les inscriptions osques découvertes depuis la publication de *L'anthroponymie osque* de Michel LEJEUNE en 1976 confirment les remarques qu'il avait faites sur la structure des formules onomastiques ; L. AGOSTINIANI étudie le phénomène de différenciation des terminaisons des prénoms et des gentilices en comparant les faits du domaine osque avec ce qu'on repère dans les inscriptions de langues italiques trouvées en Sicile. Pour le second, C. BERRENDONNER reprend le problème des *Vornamengentilizia*, pour lequel l'explication de H. RIX, y voyant le résultat d'affranchissements massifs liés à la situation sociale des villes d'Étrurie du Nord, avait été vivement critiquée par E. BENELLI, ne les considérant que comme une forme particulière, mais sans valeur sociale propre, des gentilices étrusques : comparant ces noms avec ceux de *lautni* connus épigraphiquement, elle estime possible de les mettre en rapport avec des affranchis, remontant au début de la période hellénistique, dont ils seraient les descendants. Pour sa part J. HADAS-LEBEL s'attache à l'utilisation d'ethniques comme gentilices en Étrurie, phénomène sans équivalent à Rome. Bien sûr, une série de contributions s'attache au monde romain. H. SOLIN retrace l'histoire du *cognomen* à Rome, soulignant qu'il n'a pris que tardivement un caractère officiel (et n'apparaît d'ailleurs pour la première fois dans une inscription que pour le *pontifex maximus* P. Cornelius Scapula, dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C.), mais que cela ne doit pas pour autant faire rejeter l'authenticité des surnoms qui sont donnés dans les Fastes. Le processus de romanisation est étudié par E. DUPRAZ pour les inscriptions du secteur nord-osque, où se repèrent des particularités (absence de suffixe pour les gentilices, omission, dans la filiation, du terme *filius*) témoignant de l'adoption tardive du système onomastique de type romain, ainsi que par J. UNTERMANN pour la latinisation des toponymes (qui montre que celle-ci ne répond pas à des règles strictes : ainsi, entre grec et latin, on rencontre des échanges entre masculin, féminin, neutre, ou singulier et pluriel, des changements de suffixes, et aucune unité ne semble caractériser le rendement des noms de villes étrusques). Des questions plus particulières sont traitées, en prenant en compte les données latines aussi bien qu'italiques : O. SALOMIES reprend le problème du rapport entre certains prénoms et des numéraux (avec une judicieuse prudence pour des formes comme Poppius/Ovius, Novius, Decius), selon un type d'explication que F. RONCALLI propose d'étendre à l'étrusque (avec *cezp* pour Caspre, *nurph* pour Nufre). P. POCCETTI met en lumière des cas de gentilices identiques à des théonymes, repérables en messapien aussi bien qu'en étrusque, et A. L. PROSDOCIMI étudie certains faits d'onomastique : utilisation comme désignation individuelle de termes désignant des fonctions, comme Ferter (on pourrait aussi évoquer le Kalatur de

plusieurs inscriptions étrusque archaïques), ou valeur de certains noms, comme celui de Romulus pour lequel il défend, contrairement à C. De Simone qui y voit un rendement latin de l'étrusque Rumelna, l'interprétation comme un mot signifiant « le Romain ». L'ouvrage, on le voit, est d'une foisonnante richesse et aborde des problèmes très divers. Mais il montre ainsi l'intérêt de l'onomastique et tout ce qu'elle peut apporter d'un point de vue linguistique, historique, social, institutionnel. Il est pourvu de 87 pages d'index, donnant tous les noms qui sont abordés : on pourra s'y reporter pour se faire une idée de l'état le plus récent de la question et ce livre constituera une base de travail fort utile, prolongeant (et complétant, puisque les domaines non latins y sont largement pris en considération) ce qu'avait représenté en son temps les actes du colloque *L'onomastique latine*, qui s'était tenu à Paris en 1975 sous la direction de G. Pflaum et N. Duval.

Dominique Briquel.

L'onomastica di Roma. Ventotto secoli di nomi. Atti del Convegno — Roma, 19-21 aprile 2007, a cura di Enzo Caffarelli e Paolo Poccetti : Roma, Società Editrice Romana (Quaderni Italiani di RIOn 2), 2009, 527 pages.

Ce volume publie les actes du colloque international qui s'est déroulé à Rome au printemps 2007 à l'initiative de Paolo Poccetti, bien connu des lecteurs de la *R.E.L.*, et dont les participants se sont réunis successivement au Capitole (salle de la *Protomoteca*), au Palais de Venise et enfin au théâtre de Tor Bella Monaca. On doit applaudir à cette brillante idée, novatrice et assurément courageuse des deux éditeurs, qui ont lancé une enquête sur tous les noms liés à Rome, dans des domaines très divers, et sur une continuité de 28 siècles ! Entreprise colossale abordée avec une passion communicative, comme nous en convainquent les pages de l'Introduction.

L'ensemble est organisé en sept sections : la première est consacrée à la Rome antique (7 articles, p. 3-132), la deuxième aux noms de la Rome médiévale (2 articles, p. 135-154) ; la troisième concerne les noms de la Rome moderne et contemporaine (5 articles, p. 157-230), la quatrième, les noms de femmes (5 articles, p. 233-293) ; la cinquième traite des noms dans la littérature et les traditions populaires (trois articles, p. 277-344) ; la sixième enquête sur Rome dans les langues et les dialectes (4 articles, p. 347-398), et enfin, la septième, très ancrée sur le territoire même de l'Université de Rome 2, s'attache à Tor Bella Monaca et à la Mairie « delle Torri » (7 articles, p. 401-527). La section antique est donc, sinon majoritaire, du moins la plus fournie.

Dans le cadre de cette recension, nous nous intéresserons aux articles concernant l'antiquité classique. Les lecteurs qui souhaiteront toutefois connaître le registre d'état civil canin de la capitale italienne (P. Cantoni, p. 215 et suiv.), les noms des salles de cinéma (S. Raffaelli, p. 199 et suiv.), les anthroponymes liées à l'équipe de football de l'AS Roma (F. Dragotto, p. 381 et suiv.) y trouveront de quoi se documenter, et bien plus encore. Signalons quand même la contribution d'Enzo Caffarelli, coordinateur du Laboratoire International d'Onomastique de l'Université de Rome 2 - Tor Vergata, sur les répertoires des noms de famille dans Rome devenue capitale de l'Italie (p. 169-186), ainsi que celle d'Anna Esposito sur l'onomastique juive au moyen âge, p. 145-154, contribution pour laquelle on regrettera qu'il n'y ait pas eu une extension en amont sur l'étude onomastique de la plus ancienne communauté juive occidentale de la Diaspora.

Les spécialistes de grammaire comparée auteurs de contributions dans la première section nous prouvent que l'onomastique est vraiment le carrefour où l'his-

toire des hommes et des idées, la civilisation, la linguistique et la sociolinguistique peuvent se rencontrer en un dialogue fécond et suggestif. Carlo De Simone ouvre le livre avec « Ancora sul nome di Romolo : etrusco **rumene* > latino *Romulus* ». Il postule l'existence en étrusque archaïque d'un prénom masculin **Rume* représentant la base non réduite de la variante isofonctionnelle **Rumele*. De **Rume* est certainement issu le gentilice **Rumel(e)na*. Le gentilice latin *Romilius* représenterait à son tour un développement autonome et sémantiquement parallèle sur la base du prénom *Romulus* (< **Rumele*). Pour une approche toute romaine plaide en revanche la contribution suivante, d'Aldo Luigi Prosdocimi : « Sull'onomastica di Roma 'palatina' ». Selon cet auteur, dans la formule *populus Romanus Quiritium*, *Romani* et *Quirites* expriment deux concepts équivalents, mais en diachronie. Le second correspondrait à une réalité pré-urbaine et pré-étrusque, alors que *Romani* renverrait à la même réalité devenue politique dans une phase urbaine (étrusque ?). Cela expliquerait aussi l'absence du nom de Rome (le fameux « nom secret » de Rome) à l'époque la plus ancienne. En effet, Rome est absente dans la liste des *populi Albenses*, et aussi dans le formulaire du *ius fetiale* où figure le nom de Quirinus. En ce qui concerne Rome et ses alentours, l'auteur se concentre sur deux attestation de *Romana porta* chez Festus à l'intérieur du site historique. Elle est tantôt appelé *Romana*, tantôt *Romula*, mais il existe aussi une *Romulana porta* qui pourrait être un compromis ancien entre les deux formes en concurrence. C'est en tout cas autour de cette porte que se joue le mystère du nom *Roma*. Elle est mentionnée aussi dans l'article de P. Poccetti « La toponomastica di Roma antica e l'Italia : specularità, convergenze e divergenze » (p. 85-108), une enquête très convaincante sur les phénomènes qui connotent la topographie urbaine romaine, italique, méditerranéenne. L'article étudie en particulier les odonymes anciens. On y apprend par exemple qu'à Rome et dans les villes italiques, tout comme dans le monde grec, on employait un seul mot pour désigner la route extra-urbaine et la rue urbaine. Il traite aussi de l'ordre des mots dans le syntagme nominal : *Sacra uia / uia Sacra*, dont la structure avec l'adjectif antéposé est plus ancienne. Pourvue d'une fonction descriptive, elle s'oppose à la structure à adjectif postposé, de valeur proprement onomastique.

Une autre contribution attendue est celle d'Heikki Solin, « Nomi greci nel mondo romano », p. 61-84 : les noms grecs signalent l'origine sociale de ceux qui les portent, et la condition juridique des immigrés 'origine grecque à des époques différentes. Philologues et sociologues seront aussi intéressés par l'article de Fabio Stok « Nomi di attrici, ballerine e cortigiane nella Roma antica », p. 233-244, qui confirme, à travers l'onomastique, les opinions reçues sur la matrone romaine dépourvue de rôle juridique en face des courtisanes, et *mimae*, pour lesquelles l'identité féminine est associée à un statut indépendant et reconnu.

Un livre stimulant, donc, pour des spécialistes de disciplines diverses ; livre parfois aussi déroutant. Chacun pourra, selon ses propres intérêts, y trouver des lectures propres à le passionner.

Anna Orlandini.

Christian Touratier, *Grammaire latine. Introduction linguistique à la langue latine* : Paris, Armand Colin, 2008, 271 pages.

Le livre de C. Touratier vient combler un vide dans le champ des études de linguistique latine : il n'existait jusqu'à présent aucun manuel donnant une présentation linguistique complète de la langue latine d'un point de vue synchronique.

Cet ouvrage permettra notamment aux latinistes d'avoir accès à des données qui ne se trouvaient que dans des articles épars ou dans la *Syntaxe latine* de C. Touratier, que son prix et son volume rendaient peu accessible à un large public. Ce livre fera donc beaucoup pour la diffusion des acquis en ce domaine. Mais il ne constitue pas seulement un exposé synthétique des travaux existants, il les complète et offre aussi des points de vue nouveaux.

L'ouvrage commence par une présentation des phonèmes consonantiques et vocaliques de la langue latine et des cas de neutralisations des oppositions entre ces phonèmes, suivant les méthodes de l'analyse phonologique (p. 23-30).

Les principes de l'analyse en morphèmes sont exposés ensuite en six pages qui présentent très clairement la théorie adoptée : le concept de morphème est défini, à l'aide du principe de la commutation, morphèmes grammaticaux et lexicaux sont distingués, les cas particuliers des allomorphes, des amalgames, des morphèmes à signifiant discontinu et des morphèmes à signifiant zéro sont expliqués. On retiendra notamment, dans les analyses portant sur la morphologie et les classes de morphèmes, les points suivants : le système verbal latin peut être décrit comme comprenant, à l'*infectum*, deux familles de conjugaisons, qui regroupent, d'une part, les première et deuxième, d'autre part, les troisième, troisième mixte et quatrième conjugaisons distinguées par les grammaires traditionnelles (p. 64). Au présent, à l'indicatif et à l'*infectum* ne correspond, respectivement, aucun morphème de temps, de mode et d'aspect ; le subjonctif, lui, correspond à deux morphèmes, l'un de volonté, l'autre de possibilité ; le morphème de passif possède un signifié grammatical d'intransitivant (p. 61) ; pour ce qui est du nombre, le pluriel seul est un morphème, le singulier correspondant simplement à l'absence de morphème de nombre (p. 101). On appréciera également l'analyse des verbes irréguliers (p. 85-96) qui circonscrit leurs irrégularités en distinguant les variations morphologiques qui les caractérisent des variations d'ordre phonologique. L'analyse des cas est particulièrement originale, puisque ceux-ci sont considérés non pas en fonction des segments morphologiques (de nominatif, de vocatif, d'accusatif...), mais d'après les morphèmes fonctionnels (de sujet, de complément de verbe, de complément de nom) ou relationnels (de moyen, de signifié « pour, en vue de ») auxquels correspondent souvent plusieurs cas différents (p. 101-109). La description des morphèmes verbaux est renouvelée par rapport à celle que présentent les grammaires traditionnelles, notamment pour ce qui est du présent (p. 110-123). Les morphèmes adverbiaux sont présentés (p. 124-130) selon leur application aux domaines de l'espace, du temps et du contenu notionnel et en fonction d'une distinction entre les cas où le repère est lui-même orienté (*ante*, *post*, *pro*, *prae*), ceux où le repère possède une certaine étendue (*intra*, *per*, *trans*, *circa*) et ceux où l'on se situe par rapport à deux repères (*inter*, *citra*, *ultra*).

La partie syntaxique de l'ouvrage est introduite par un exposé des principes de l'analyse qui fait une place aux concepts de support, d'apport et de report informatifs permettant de décrire le contenu du message. Les fonctions de sujet, de prédicat et d'extraposition sont mises en lien avec la structure informative de l'énoncé. Une grande importance est accordée à la fonction syntaxique d'extraposition qui constitue, avec celles de sujet et de prédicat, la troisième grande fonction susceptible d'affecter les constituants d'un énoncé ; les particularités morphologiques de l'extraposition permettent d'expliquer le cas du *nominatiuus pendens* et de l'attraction inverse par le relatif (p. 147-148 et 150-151). On notera, entre autres, le remplacement (p. 156-158) de la distinction entre compléments d'objet et compléments circonstanciels par la distinction entre compléments de verbe et circonstants, qui ne s'y superpose pas exactement (le syntagme *in hortum*, dans *Venit in hortum*, considéré traditionnellement comme un complément circonstanciel, sera

analysé comme un complément de verbe). En ce qui concerne la coordination, sont introduites les notions de syntagme coordinatif et de coordination après coup (p. 189-191). Les propositions subordonnées sont classées en trois catégories, selon qu'elles présentent un morphème fonctionnel, un morphème relationnel ou un morphème amalgamé avec un constituant pronominal extraposé (p. 197).

À la fin de l'ouvrage sont également évoquées, d'une part, la question de l'ordre des mots, qui peut présenter une succession, une enclave ou un entrecroisement et dans lequel les positions initiale et finale ont une importance particulière (p. 252-260) et, d'autre part, celle du vocabulaire latin constitué, outre le fonds indo-européen, d'emprunts aux autres langues italiques, à l'étrusque et surtout au grec et qui se compose de mots simples, suffixés, préfixés ou composés, ainsi que de lexies (p. 261-265).

Dans un ouvrage de cette ampleur, il se trouvera toujours quelques points particuliers qui méritent d'être reconsidérés. Mais, si elle n'échappe bien sûr pas complètement à cette règle (la diphtongue *oe* apparaît dans des mots proprement latins ailleurs qu'en syllabe initiale, par exemple dans *amoenus*, *oboedire*, le subordonnant *quominus* apparaît aussi après des verbes d'empêchement qui ne sont pas assortis d'une négation), la *Grammaire latine* de Christian Touratier se distingue par sa clarté et sa rigueur dans l'analyse des questions de détail autant que par sa cohérence et sa solidité lorsqu'il s'agit d'exposer les fondements théoriques. Ajoutons que ce livre comporte de nombreux tableaux illustratifs ou récapitulatifs et que l'exposition des données s'y fait pas à pas, de sorte qu'il n'est nul besoin d'avoir des connaissances linguistiques au départ pour suivre l'auteur dans ses démonstrations.

Cette *Grammaire* intéressera tous les latinistes désireux de connaître les apports de la linguistique moderne à la description de la langue qu'ils pratiquent et sera d'un grand secours à ceux qui étudient la linguistique en leur fournissant un instrument de travail d'une grande qualité.

Frédérique Fleck.

Jacob Wackernagel, *Lectures on Syntax*. Edited by David Langslow : Oxford, University Press, 2009, xxii-982 pages.

Ce gros et grand volume relié, parfaitement imprimé, constitue une heureuse surprise : les célèbres *Vorlesungen* (1920-1924), publiées en deux volumes pleine toile chocolat (noblesse oblige !) allaient disparaître du commerce après deux éditions (1926-1928) et un vif succès. D. Langslow, connu par ses remarquables travaux sur le vocabulaire médical latin, a sacrifié plusieurs années pour traduire et commenter ce classique, en lui donnant une seconde jeunesse. L'allemand devenant une langue rare (celui de Wackernagel est particulièrement élégant et limpide), le public anglicisant pourra lire sur pièces cet ouvrage fondamental. La traduction est d'une grande qualité, digne de son modèle, et en plus elle est enrichie par de nombreuses notes bibliographiques et exégétiques. Wackernagel, successeur de Nietzsche à Bâle, était très sobre de mentions bibliographiques ; celles-ci sont désormais plus que décuplées et s'étendent sur 87 pages jusqu'à l'actualité, parfois même à l'avenir pour des livres sous presse (on aurait pu distinguer par un astérisque les titres de l'édition allemande). Cette lecture passionnante devient par surcroît un instrument de travail nécessaire.

Depuis longtemps on rêve d'un troisième volume, renfermant les leçons de 1923-1924 et 1926-1927, qui traitaient de la phrase, simple et complexe. Hélas,

Wackernagel ne rédigeait pas ses leçons ; il parlait avec peu de notes et les références utiles. Les fiches survivent : 6862, mais jusqu'à présent on ne dispose pas de cahiers d'étudiants permettant une reconstruction, comme pour les deux volumes publiés (et pour les cours de Saussure). La jaquette reproduit opportunément des notes manuscrites concernant la complémentarité (*verschwestert*) de l'eau et du feu avec référence au « pseudo-hittite » (*sic*, II, p. 16) : *watar / pahhur* et mention — en *devanāgarī* — de *apām napāt* (« descendant des eaux » : divinité). Un jour peut-être trouvera-t-on à Bâle les deux cahiers, permettant d'ordonner les fiches, et surtout des bonnes volontés. Espérons... En attendant on peut recourir à la *Vergleichende Syntax der Schulsprachen* de F. Sommer (1921), sobre et vigoureuse, succincte mais complète.

Rappelons que l'auteur n'a pas abordé l'étude de la phrase (à quoi John Ries limitait abusivement la syntaxe en 1894), mais tout est syntaxe en morphologie. On trouve ici 17 chapitres, comprenant 82 leçons. Les questions traitées sont la définition de la syntaxe, la voix verbale, le temps, le mode, l'infinitif, le supin et le gérondif, les participes, les cas, les genres, les noms et adjectifs, les pronoms, l'article, les prépositions, les négations. Une mine d'informations et d'idées. Pourquoi cette réussite ? À cause de la manière très vivante du professeur qui dominait sa matière grâce à une pensée vigoureuse, à une information de première main choisie et particulièrement suggestive, à un style très personnel. Le recours à trois langues, le grec, le latin et l'allemand, n'a pas de visée généalogique et la comparaison débouche sur la typologie pour le plus grand bien de la démarche explicative. On découvre avec émerveillement que la syntaxe peut n'être pas ennuyeuse. Il prétendait ne rien apporter de neuf, et pourtant ... Il influence puissamment toutes les syntaxes du XX^e^ siècle, en grec : Schwyzer / Debrunner (ses anciens élèves), J. Humbert et en latin : E. Löfstedt (qui fut son auditeur), J. B. Hofmann, Ernout et Thomas, A. Scherer, entre autres. Bien sûr nul n'est infaillible et D. Langslow signale discrètement quelques difficultés en note. Ainsi dans la définition de la syntaxe le recours à des livres périmés : non pas le grand ancêtre, Apollonios Dyscole, évidemment, mais Reisig, Krüger, Miklosich, Buttmann (descendant du Huguenot Boudemont), G. Hermann, etc. C'est bien la manière un peu sautillante de Wackernagel qui ne suit pas toujours un plan rigoureux pour mieux souligner la complexité des choses. Au fond, il veut sauver la syntaxe traditionnelle qui se réserve l'étude des emplois, au lieu de les laisser grouper avec la morphologie ; il est donc tributaire de Delbrück plus que de Ries et Brugmann, empiriste plus que théoricien. La traduction est très fidèle, mais on peut observer quelques anachronismes : l'emploi de *constituent* p. 39 ; *diachronic* p. 47 ou des adjonctions : Löfstedt est ajouté dans le texte p. 129 et p. 175, des inexactitudes : *great* pour *bekannt* « fameux » p. 102, des lapsus : *static* pour *statistic* p. 45, συντάξεως mal accentué p. 193.

Revenons à Wackernagel. J'ai relu avec curiosité le chapitre sur la voix verbale, puisque je suis partie prenante et que mes *Déponents* sont cités dans la bibliographie (une mention fugitive à propos de *ueneor*, p. 181, n. 7 ; c'est tout). Le mutisme de l'éditeur m'étonne, car j'ai quand même publié en 1975 un livre de plus de 700 pages sur les verbes déponents et la voix verbale. Aucune allusion à mon explication de *deponens* par opposition aux *communia*, puisqu'ils ne reçoivent pas d'emplois passifs (en fait ce sont des passifs formels qui ne s'opposent pas fonctionnellement à des actifs). Citer le *Lexikon* excellent de S. Schad paru en 2007 est normal (p. 158, n. 4), mais je revendique la priorité au sujet de la différence entre *voix*, *uox* (signifiant) et diathèse, *significatio* (signifié). Sur bien des points je suis en opposition avec Wackernagel, dont l'exposé reste d'ailleurs très suggestif. Les définitions sémantiques du moyen sont inopérantes : intérêt, réfléchi direct ou

indirect, réciproque, dynamique (repoussé avec raison par WACKERNAGEL), participation, subjectivité, diathèse interne (BENVENISTE, Probl. I, p. 174 ; non cité), etc. Ce sont des effets de sens tirés de traductions. Je tiens pour l'*implication* du sujet, ce qui permet de relier moyen et passif (passif intrinsèque / extrinsèque). Ne pas limiter le passif au passif ternaire (avec compl. d'agent) ; ni même au stimulus externe, implicite ou explicite. Le moyen grec ou indo-iranien peut exprimer le passif à tous les temps ; les différenciations au futur et à l'aoriste sont historiques. Et pourtant on continue à prétendre que le passif est une innovation récente, malgré les faits védiques ou mycéniens pour ne pas dire hittites. Chose étonnante, le passif impersonnel avec objet est postulé en latin archaïque (p. 189, tout en rejetant l'impersonnel de ZIMMER). Deux emplois sont cités ici : Plt. *Mil.* 254 *uera ut esse credat quae mentibitur* « pour qu'il croie que tous les mensonges qu'elle (= Philocomasium) débitera sont la vérité » ou bien avec B^2 : *mentibimur* « que nous débiterons » ; c'est l'avis de BRIX et d'ERNOUT : le déponent est indiscutable. Ou encore Enn. *Sc.* 241 = *Trag.* 190 R. = *Trag.* 202 J. *praeter propter uitam uiuitur* (*ap.* Gell. 19, 10, 12) est une fausse leçon pour *uita*, où *propter*, adverbe comme *praeter*, pris pour une préposition a entraîné l'accusatif ; on traduira : « de loin ou de près la vie se laisse vivre » (« on vit sa vie tant bien que mal »). *Aucun* des exemples d'impersonnel transitif qu'on allègue ne se vérifie dans le contexte (v. mes *Déponents*, p. 466). Autres affirmations à corriger : les déponents qu'on enterre un peu vite ont une belle vitalité ; les créations sont constantes. Devenus semi-déponents après la disparition des désinences d'infectum, ils se prolongent au Moyen Âge (exemple *sivre* avec l'auxiliaire « être ») et même aujourd'hui (« il est mort » / « né » à telle date). Une curiosité : *infans* et *fatus* (outre *fatum*) sont rapportés à un actif p. 174 ; pourquoi pas le déponent ? Pour les variantes déponentes tardives, un seul renvoi, p. 175 : LÖFSTEDT, *Verm. Stud.* : 1936, malgré sa date, pour un seul verbe : *reperior* ; un simple regard dans mes *Déponents*, p. 572, suffit pour en trouver 586 au total (relevé très incomplet, je l'avoue) ...Une autre erreur commune non corrigée : l'emploi de Pline, 5, 121, *Myrina, quae Sebastopolim se uocat*, cité p. 178 est réflexif : « qui se donne à elle-même le nom de Sébastopolis » et non passif « qu'on appelle S. ». Les citations sont d'ordinaire soigneusement élucidées ; une exception : la caractérisation du passif comme « ein Luxus der Sprache », « un luxe du langage », expression de H. C. VON DER GABELENTZ, *Pass.* 455 (1861), p. 176 (on n'a pas attendu PINKSTER pour souligner la valeur propre du passif !).

La valeur exemplaire des *Vorlesungen* est encore accrue par l'information qu'ajoute D. LANGSLOW, grâce à un travail opiniâtre dans des domaines qui ne lui sont pas très familiers (il a su aussi se faire aider). Toutes les mentions bibliographiques ne sont pas également utiles ; en revanche il importait de lire sérieusement ce qui est signalé, tantôt une réflexion estimable et d'utiles apports, tantôt des citations traditionnelles et sans valeur, transmises par routine. Je pense en particulier aux publications ineptes de R. DE LA GRASSERIE qui ont inondé le marché vers 1900 et qui émanent d'un véritable imposteur sans formation linguistique, juge au tribunal civil de Rennes (v. mes *Déponents*, p. 534, n. 1) ; il a même réussi à s'infiltrer dans les *MSL* en 1896 (« De l'article »). WACKERNAGEL (p. 556) a été abusé, tout en précisant (p. 404, n. 12, à propos de *La théorie du genre*, 1906)) qu'il ne l'avait pas regardé (*non vidi*). Il suffit d'en lire *une page* pour être fixé. Avec la multiplication des colloques et des informations « en ligne », une tâche urgente sera de dépister et de dénoncer (ce n'est pas agréable) les non-valeurs, les brebis galeuses, qui augmentent les difficultés de l'information. Il faut sarcler notre jardin. En revanche on peut déplorer l'omission de livres essentiels. Je me limite à deux titres : pour la genèse de la syntaxe, M. BARATIN, *Naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éd. de Minuit, 1989, 539 p. ; pour la théorie des cas, J. HAUDRY, *L'emploi des cas*

en védique, Lyon, Hermès, 1977, 508 p. WACKERNAGEL leur aurait certainement rendu hommage.

Pierre FLOBERT.

Christian NICOLAS, Sic enim appello... *Essai sur l'autonymie terminologique gréco-latine chez Cicéron* : Leuven-Paris, Peeters (Bibliothèque d'Études Classiques, 45), 2005, XXVIII-392 pages.

Après la publication en 1996, aux Éditions Peeters, de sa thèse consacrée au processus néologique du calque sémantique (Vtraque lingua. *Le calque sémantique : domaine gréco-latin*), Christian NICOLAS nous offre neuf ans plus tard, dans la même collection, un second ouvrage relevant des mêmes domaines linguistiques de la création lexicale et du bilinguisme gréco-latin. Cette étude dense et fouillée de 392 pages, efficacement menée, est issue d'une Habilitation à Diriger des Recherches soutenue en Sorbonne (Paris IV) en 2000 ; elle a été préparée et prolongée par divers articles, dont certains sont repris dans l'ouvrage. Il s'agit cette fois de s'interroger sur les énoncés autonymiques bilingues à vocation terminologique, si fréquents dans les traités latins. Ce type d'énoncé a pour fonction d'introduire en latin des termes grecs (« xénismes »), en les mettant en équation avec des correspondants latins préexistants ou créés pour l'occasion, dans une relation d'équivalence sémantique : *studio sapientiae quae philosophia dicitur* (Cic., *Tusc.* 1,1), « l'étude de la sagesse, qui se dit *philosophie* » ; *mores, quod ἦθος illi uocant* (Cic., *Fat.* 1), « les mœurs, qu'ils appellent *ethos* » ; ἐποχή, *id est adsentionis retentio* (Cic., *Ac.* 2,59), « l'*épokhè*, c'est-à-dire la suspension du jugement » ; (*bona*) *ad illud ultimum pertinentia (sic enim appello quae τελικὰ dicuntur)* (Cic., *Fin.* 3,55), « les biens atteignant au dernier terme en question (je traduis ainsi le grec *telika*) ». En dépit de leur lourdeur et de leur caractère répétitif, on sait l'importance que revêtent ces formules dans l'émergence des savoirs romains et la constitution des lexiques latins spécialisés. Elles témoignent à elles seules du rôle qu'ont joué les Grecs et le grec dans le développement de la pensée, la diffusion des connaissances, et la mise en place de terminologies spécifiques qui ont été transmises au monde moderne. On trouvera ainsi, dans le corpus des termes étudiés, des concepts aussi fondamentaux que ceux de philosophie, d'éthique, de sympathie, de rhétorique, d'étymologie, et des termes techniques comme *prolepse*, *enthymème*, *stratagème*, *horizon* et bien d'autres. C'est dire l'intérêt de l'ouvrage et du sujet traité. En dépit de son orientation linguistique nettement affirmée et revendiquée, dans sa démarche méthodologique comme dans son mode d'exposition des faits et la terminologie employée, l'ouvrage est appelé à intéresser tout autant les philologues, éditeurs et traducteurs de textes, et les spécialistes de la pensée antique, que les linguistes proprement dits. Tous y trouveront, non seulement une démonstration rigoureusement menée et des résultats éclairants sur la démarche de Cicéron en matière de création lexicale et d'instauration de terminologies spécifiques, mais aussi une méthode d'analyse exploitable pour d'autres corpus.

Le concept d'« autonymie » s'applique aux mots qui, au lieu d'être employés normalement et spontanément, *en usage*, sont cités linguistiquement (et artificiellement) pour eux-mêmes, *en mention*, sans faire directement référence à la réalité extra-linguistique qu'ils dénotent, ce qui, dans les langues modernes, est marqué typographiquement par l'usage de guillemets ou d'italiques. Il s'est développé en France dans les années soixante-dix sous l'impulsion des travaux de Josette REY-DEBOVE, en particulier de son ouvrage sur *Le métalangage* (1978, 1997[2]). L'autonymie bilingue avait été abordée dans un article de 1973, « La sémiotique de

l'emprunt lexical », qui propose du phénomène un classement typologique, en même temps qu'une vision « dynamique » envisageant les différentes phases d'intégration des termes étrangers, du xénisme jusqu'à l'emprunt (p. XXIII-XXVI). C'est cette étude qui fournit à C. NICOLAS les fondements de sa réflexion linguistique, et qui lui permet de proposer, à son tour, une méthode d'analyse affinée par sa confrontation à un corpus. Le corpus d'étude retenu est constitué d'une vingtaine de grands traités cicéroniens (philosophiques, rhétoriques et politiques) qui fournissent, en nombre d'énoncés autonymiques, 253 énoncés « standard » répertoriés en annexe (p. 315-325), et en nombre de termes, 177 technicismes grecs représentant 296 occurrences et 207 lemmes différents. On sait le rôle qu'a joué Cicéron dans le développement et la théorisation de ces trois domaines, et tout particulièrement dans l'introduction et la fixation d'une terminologie sans laquelle il ne peut y avoir de réflexion approfondie et d'acquis. Il s'agit donc d'évaluer la méthode de Cicéron en matière de traduction et d'initiative terminologique, d'analyser les stratégies et procédés auxquels il recourt pour introduire de nouveaux concepts et créer, à partir des termes grecs (dits termes « souches »), des lexiques spécialisés capables de fixer et d'ordonner les connaissances. C'est donc une « grammaire cicéronienne de l'autonymie bilingue » qui nous est proposée, dans ses différents aspects qui constituent les chapitres successifs, d'inégale importance, qui composent l'ouvrage. La phonétique (p. 3-8), la morphologie (p. 9-60) et la syntaxe (p. 61-89) sont regroupées dans une première partie intitulée « *Sic*..., aspects formels ». La sémantique, traitée dans la seconde partie (p. 93-240) sous le titre « *Enim*... ou la conquête du sens », représente la part la plus importante de l'ouvrage. La troisième et dernière partie, « ...*Appello*, baptême terminologique » (p. 241-294), traite de la dimension pragmatique et confronte le corpus cicéronien à un corpus composé des livres XVIII et XXII de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien (l'auteur a par ailleurs dépouillé les *Étymologies* d'Isidore de Séville et Nonius). Cette répartition de la matière peut se discuter. Les différents domaines interfèrent entre eux : la partie « sémantique » est tout autant morphologique que syntaxique, et l'on trouve, aux pages 217-240, dans le développement « Validité des correspondances », d'intéressantes remarques qui auraient tout à fait eu leur place dans le premier chapitre, « Phonétique (mais aussi graphie) de l'autonymie bilingue ». On constate en effet que le choix d'un mot latin peut être conditionné par sa forme phonique qui entre en résonance avec celle du mot grec, ainsi de *augendis* faisant écho à αὔζησις (p. 214), d'*indifferens* choisi pour traduire ἀδιάφορον (p. 219), ou encore de *patibilis*, manifestement créé pour rendre le terme grec implicite παθητικός (p. 237-238). Il y a manifestement le souci de garder le volume syllabique et la charpente consonantique du mot. Cette volonté de conserver une équivalence rythmique et un jeu de sonorités n'est pas sans rappeler la méthode de Cicéron poète, traduisant dans les *Tusculanes* (2,20-22) les vers 1046 à 1102 des *Trachiniennes* de Sophocle : Ὦ πολλὰ δὴ καὶ θερμὰ // *O multa dictu grauia* ... Quoi qu'il en soit de cette répartition de la matière dans les différentes parties, la démarche est ferme, les faits sont méthodiquement analysés, avec rigueur et finesse, et régulièrement synthétisés sous la forme de typologies, de données chiffrées, de tableaux et de bilans récapitulatifs. Des appendices constitués de listes regroupant les éléments du corpus et de tableaux mettant en parallèle les notions grecques et leurs correspondants latins et inversement, ainsi que des index très complets (mots, auteurs anciens et modernes, notions) et une bibliographie (qui pourrait être enrichie en direction de la notion de « glose » et des textes techniques), témoignent de la complexité des faits étudiés et constituent une précieuse base de données.

Sous un aspect apparemment stéréotypé et « carré », qui pourrait être formalisé globalement en « *X quod Y dicitur* », *X* et *Y* relevant de deux langues différentes

(« ce qui se dit *X* en grec, se dit *Y* en latin »), les énoncés autonymiques bilingues posent de délicats problèmes de délimitation et d'interprétation dont C. Nicolas rend bien compte en s'appuyant sur l'analyse de cas précis. Il n'est pas toujours facile de délimiter les frontières du segment autonymique, de déterminer le moment où l'on passe de l'énoncé en mention à l'énoncé en usage et inversement, à quoi s'ajoutent les cumuls sémiotiques que peut connaître un verbe tel que *dico*. Ces énoncés sont loin d'être aussi stéréotypés qu'on pourrait le penser. Ils recèlent en fait toute une gamme de réalisations qui en font l'intérêt et la difficulté, et qui ont été bien démontrées et décryptées par C. Nicolas. Ce type d'énoncé se présente normalement sous la forme d'un binôme, mais ce binôme peut se réduire à l'unité lorsque l'un des deux éléments, au lieu d'être explicitement donné, doit se déduire implicitement du contexte. Il se transforme aussi très souvent en trinôme, quand la double dénomination s'accompagne d'une définition ou d'une explication, ce qui est fréquemment le cas, et permet de rendre la notion grecque directement accessible ; le concept est introduit avant d'être dénommé dans les deux langues : *tempus autem actionis opportunum Graece* εὐκαιρία », *Latine appellatur occasio* (*Off.* 1,142), « le moment opportun pour agir se dit en grec *eukairia*, et en latin *occasio* ». On peut aussi, à l'intérieur de chaque membre du binôme, assister à une démultiplication des termes : *circuitu illlo orationis quem Graeci* περίοδον, *nos tum ambitum, tum circuitum, tum comprehensionem aut continuationem aut circumscriptionem dicimus* (*Or.* 204) : Cicéron ne propose pas moins de cinq termes différents pour traduire en latin la notion de « période » oratoire. Les solutions trouvées par Cicéron ou ses prédécesseurs pour proposer des équivalents latins aux termes grecs, sont elles aussi très diverses dans leurs réalisations formelles et sémantiques (c'est là l'objet de la seconde partie). Ce n'est pas nécessairement *un* mot latin qui correspond au mot grec (« équivalence univerbale »), comme on pourrait l'attendre, ce mot pouvant par ailleurs être puisé dans le stock lexical existant en latin (il y a alors calque sémantique), ou être créé pour la circonstance (néologie qui prend souvent la forme d'un calque morphologique). Les équivalences « pluri-verbales » sont fréquentes ; elles se manifestent sous des formes syntaxiquement variées qui vont du syntagme nominal à fonction terminologique (« lexie complexe »), avec adjectif (*atomos* / *corpora indiuidua*), génitif adnominal (πολιτικὴ/ *rationem disserendi*) ou hendiadyn (πολιτικόν / *ciuile atque populare*), jusqu'à la proposition en fonction de définition ou d'explication, qui peut être d'extension variable, et qui perd tout pouvoir terminologique : *uerborum explicatio ... id est qua de causa quaeque essent ita nominata, quam* ἐτυμολογίαν *appellabant* (*Ac.* 1,32), « l'explication des mots, ce qui fait que chaque chose porte le nom qu'elle a, qu'ils appelaient *etymologia* ». La diversité des énoncés autonymiques bilingues se manifeste aussi dans l'ordre d'apparition respectif du terme grec et de son équivalent latin, qui révèle des stratégies discursives différentes, et dans la variété des processus utilisés pour mettre en relation les deux éléments du binôme. Ces procédés sont tout autant lexicaux (emploi des verbes « autonymisants » *appellare*, *dicere*, *uocare*, *nominare*) que syntaxiques : coordination, juxtaposition, incise, anaphore, relative.

Toutes ces entreprises de traduction terminologique varient encore en fonction de leur degré d'« iconicité » (p. 96), de ressemblance formelle entre le modèle grec et l'équivalent latin qui en est proposé. Nous sommes là au cœur de la méthode originale élaborée par C. Nicolas. Pour tester le degré de proximité d'un terme latin par rapport à son modèle grec, l'auteur se fonde sur l'expression cicéronienne *uerbum ex uerbo*, (traduire) « mot à mot » ou « morphème par morphème » (ainsi dans le calque morphologique d'ἐτυμο-λογ-ία » en *ueri-loqu-ium*), pour créer le concept de « verbumexverbalité », guère euphémique (comme par ailleurs *conséquemment*, *indécidable* ou *substituabilité*, utilisés dans la rédaction), mais abrégé

VV. Il s'agit donc (p. 103 sq.), en tenant compte de différents paramètres d'équivalence, morphologique (entre morphèmes lexicaux, en particulier les préfixes et suffixes), sémique (= isotopie) et syntaxique (= isomérie), auxquels sont attribués des coefficients, de calculer la valeur « verbumexverbale » de chaque couple, en divisant le total des équivalences constatées par le nombre de morphèmes, et de pondérer le résultat obtenu en fonction de quelques critères tels que l'ordre des formants. À l'issue de cette distribution entre bonus et malus, les mots peuvent être classés (cf. tableau p. 111-117) sur une échelle allant de 0 (ὁρμή/*adpetitio*) à 1,67 (Φωσφόρος/*Lucifer*). On peut se montrer réservé sur certains aspects de la méthode ou de son application, comme on peut être réticent, dans l'ensemble de l'ouvrage, devant la démultiplication des typologies et des néologismes terminologiques qui les accompagnent. Il n'en reste pas moins que dans le maquis des réalisations offertes par le corpus et les arcanes inhérents à toute approche du sens, une telle méthode se révèle scientifique, propre à présenter des résultats chiffrés autorisant des comparaisons et des classements.

Qu'apprenons-nous donc sur la méthode de Cicéron traducteur (cf. R. Poncelet 1953), sur sa capacité à introduire des concepts et des termes grecs en latin, et à créer une terminologie latine ? Fort de son honneur de Romain et de son souci de respecter la spécificité de la langue latine (nous éviterons de parler de « génie de la langue »), Cicéron prend garde, quand il introduit des mots grecs dans la structure de la phrase, d'éviter les formes qui pourraient rendre l'énoncé agrammatical : les verbes apparaissent sous une forme latine déclinée (*Hyadas ... a pluendo*, et non **pluere*, « le nom des Hyades vient du fait de pleuvoir »), et les noms sont majoritairement employés au nominatif et à l'accusatif, pour réduire au maximum les désinences par trop alloglottes. Il est donc un tenant de l'« intégrationisme » (d'autres parlent de « purisme »). Il a à cœur de créer une terminologie proprement latine, et si celle-ci est « remarquable » (p. 134) par la diversité des procédés néologiques qu'elle met en jeu, elle n'est guère aussi rigoureuse et systématique que celle dont fait preuve C. Nicolas : elle témoigne d'un « manque de rigueur et de constance » (p. 134). Un même terme grec n'est pas toujours rendu par le même équivalent latin, et inversement, un même terme latin peut servir à traduire des termes grecs différents. La démarche de Cicéron est faite de « tâtonnements maîtrisés voire concertés » (p. 97), et l'on regrette beaucoup qu'un aspect important de la question n'ait été que très brièvement abordé dans la partie « Pragmatique » (p. 280) et évoqué à l'occasion de quelques remarques dispersées, alors qu'on aurait attendu un développement spécifique : comment Cicéron juge-t-il lui-même ses choix terminologiques ? Le corpus offrait l'opportunité de décliner tout un paradigme de l'acceptation, depuis l'assertion, justifiée ou non (*sic enim appello*, *uolumus esse*, *mihi placet*) jusqu'au rejet (*sic enim malo quam ...*, *ego poteram*), en passant par les jugements de valeur (*recte possumus dicere*), les demandes d'autorisation feintes (*licet*), les embarras (*quonam alio modo ... diceres*), les audaces (*audendum est*), les idées qui lui viennent spontanément (*id mihi occurrit ut*), les insatisfactions provisoires (*utar post alio si inuenero melius*). Cicéron justifie ses choix par un triple souci : la clarté (*planius*, *intelleguntur*), le respect de la forme et du sens des mots grecs (*genus ...uerborum uimque seruaui*), et la conformité aux usages latins (*aptius*, *nostram consuetudinem*). Si sa terminologie est fluctuante, il n'en garde pas moins en mémoire les équivalences qu'il a déjà utilisées (*soleo* ; *et teneamus hoc quidem uerbum*, *erit enim utendum in reliquo sermone saepius*, *Ac.* 1,40), et il a le souci de construire sur le long terme. Si nous pouvons encore émettre un regret, ce serait celui de ne pas disposer d'une vision récapitulative de l'apport réel de Cicéron à la terminologie, d'un bilan lexical qui ferait la part des termes qu'il a lui-même introduits et créés, et de la manière dont ils ont été ensuite

reçus et perçus chez les auteurs postérieurs ; un bilan qui distinguerait les propositions sans lendemain des créations qui ont acquis droit de cité, et signalerait les hellénismes qui, en dépit de tentatives de traductions, ont fini par l'emporter sur les latinismes. Ce serait là un heureux complément à une étude d'une grande richesse qui se revendique comme lexicale et linguistique, et qui a choisi de se situer avant tout sur le plan de la forme. On ne pourra plus rencontrer de segments autonymiques bilingues sans avoir en mémoire la complexité des différents aspects qui les caractérisent et les clés que nous a fournies C. Nicolas pour mieux les apprécier.

Frédérique Biville.

Lucio Ceccarelli, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, Volume I e II — tabelle (Studi e Testi TardoAntichi 8) : Roma, Herder, 2008, 238 et 110 pages.

Ce compte rendu sera consacré aux aspects littéraires des résultats présentés par l'auteur ; j'ai commenté le détail de leurs aspects linguistiques dans la *Bryn Mawr Classical Review* (2010.01.60). Depuis longtemps, la structure rythmique de l'hexamètre est reconnue comme le moyen d'amplifier la valeur phonique ou émotionnelle du *dictum* poétique. Son étude en a toutefois été limitée dans les moyens et les lieux ; en traiter globalement son entier synchronique et diachronique est donc une nouveauté. On en gagne les principes généraux de ce que j'ai appelé ailleurs (*BMCR* 2009.08.37) une « stylistique de la métrique ». En effet, lorsque C. examine ce million de pieds qui, de Lucrèce à Venance Fortunat, s'agglutinent en hexamètres, il scrute des fréquences — celles du dactyle au pied 1, puis aux pieds 2 à 4 —, et observe l'évolution statistique des types de clausules, de césures et d'élisions de manière à systématiquement rechercher apparentements et écarts. C. montre ainsi que la pratique rythmique de l'âge classique se construit dans les années cinquante en réaction à un archaïsme encore dénoté par son abondance en syllabes longues. Dans ce qui apparaît parfois comme un retour vers la rythmicité très dactylique de l'hexamètre grec, les essais d'adaptations opérés par Lucrèce, Cicéron et Catulle se montrent comme autant de tentatives inabouties et privées de descendance. C'est à Virgile, celui de l'*Enéide* et non pas des *Bucoliques*, qu'il appartiendra d'établir la norme du classicisme en matière rythmique. Les chiffres montrent en effet que, saisi sous tous les aspects de sa rythmicité, l'hexamètre virgilien se situe dans une valeur moyenne qui le place à l'exact équilibre entre l'ancienne latinité spondaïque et la nouvelle multiplicité dactylique *à la grecque*. C'est à elle que se rallie Ovide, créant ainsi une autre norme rythmique. À cette dualité normative, les poètes se rallieront immédiatement, mais d'une manière ni raide ni exclusive. Les rattachements que dégage C. sont parfois surprenants : Manilius et Grattius sont des didacticiens rythmiquement virgiliens, comme l'est l'auteur de la très ovidienne *Ilias latina* ; Calpurnius Siculus est un ovidien ; Germanicus, pour des raisons de parenté thématique, est un épigone du Cicéron rythmicien, etc. Les poètes flaviens sont plus libres face à cette dualité normative, ainsi que les satiristes, qui, toujours, cultiveront le spondée vétéro-latin si commodément générateur de *sermo cottidianus*. La liberté flavienne annonce celles des auteurs de l'antiquité tardive. Dans cette liberté, que C. reconnaît d'ailleurs pour telle (p. 213), mais que je préférerais désigner comme indépendance, on ne peut s'empêcher de voir l'extension au domaine métrique d'une autonomie toute identique prise à l'égard des genres littéraires. Poussés par un désir expressionniste qui les amène à une forme de baroquisme déjà observée chez les poètes épiques flaviens, les auteurs tardifs transcendent la notion de genre,

poussés par le désir et le besoin d'innover. Or, s'ils font éclater les genres classiques et créent du neuf souvent en recombinant leurs éléments distinctifs, ils agissent de même en matière rythmique. Dans le cas de l'hexamètre, l'impératif d'expressivité rend le poète éclectique par la nécessité où elle le met de toujours pourvoir au plus efficace. Le rattachement à un modèle devient alors secondaire, comme le montrent très clairement des statistiques dans lesquelles C. s'efforce d'apercevoir des apparentements que l'on peine à concevoir, sauf à croire que chaque élément d'hexamètre puisse être séparément inspiré par la pratique d'un grand ancien. Quoi qu'il en soit, la démarche exhaustive et impeccable de C. amène au problème ardu de l'identification et de l'interprétation du trait rythmique distinctif. L'approche de type métrique choisie par C. est à l'opposé de celle de K. Zeleny, qui, dans un très récent ouvrage (Itali Modi : *Akzentrhythmen in der lateinischen Dichtung der augusteischen Zeit*, Wien, ÖAW, 2008. Cf. mon compte rendu dans *Bryn Mawr Classical Review* [2009.08.37]), retire au pied son statut distinctif pour ne considérer que des séquences d'accents verbaux, constitués en vastes prosodèmes polyaccentuels et suprasegmentaux. En ne retenant que le pied comme unité significative, C. postule une oreille capable de segmenter les séquences phoniques du vers en unités rythmiques indépendantes des mots. On sait que les Latins avaient l'oreille quantitative ; Cicéron (*Orator* 173 et 212-220) en témoigne. Une lecture attentive de ce que celui-ci affirme oblige toutefois à constater que le rythme n'a d'existence que comme soutien sémantique ; il ne crée pas une atmosphère, mais l'entretient. Ce qui est premier dans le choix rythmique, reste donc bel et bien un contenu sémantique qui n'a de pertinence que locale. Il est néanmoins indéniable, et les faits statistiques dégagés sont imparablement clairs, que la rythmicité reste un phénomène appréhendable dans la globalité d'un hexamètre latin moins dactylique que son équivalent grec, et construit selon une séquence qui le fait de plus en plus spondaïque à mesure qu'il progresse vers sa clausule. J'ajouterai que, de ce point de vue, son rythme standard voit les syllabes brèves se raréfier progressivement en un lent ralentissement spondaïque qui aboutit au rebond dactylique que constitue le cinquième pied. Le sixième pied, écourté et amuï, constitue un autre ralentissement, brusque, qui prépare le rebond dactylique que constitue l'attaque du vers suivant. Le schéma rythmique standard de l'hexamètre dactylique est ainsi constitué d'une double boucle rythmique : 1er pied = attaque dactylique / 2^{e}-4^{e} pied = ralentissement progressif // 5^{e} pied = rebond dactylique / 6^{e} pied = ralentissement brusque, et ainsi de suite. Cet ordonnancement séquentiel se trouve varié sous la pression de deux nécessités. La première est l'impératif de *uariatio* et la seconde est l'obligation de s'adapter à une situation lexicale, thématique ou stylistique qui impose ses propres contraintes. C'est à ce niveau du rythme local que les valeurs statistiques prennent tout leur sens. En fournissant une fréquence moyenne, elles permettent de juger plus finement d'un emploi ponctuel qui sera alors jugé dans sa typicité propre, une typicité qu'il s'agira d'interpréter en contexte. La parole est désormais aux littéraires.

Carole Fry.

Hilla Halla-Aho, *The non-literary Latin Letters. A study of their syntax and pragmatics* (Commentationes Humanarum Litterarum vol. 124) : Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 2009, 190 pages.

Cette étude est la version remaniée d'une Thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université d'Helsinki. Dans l'Introduction (p. 3-22), l'auteur définit la nature de

sa recherche, décrit avec précision le corpus des textes étudiés et montre en quoi ces documents sont intéressants pour étudier l'histoire de la langue latine. Ces « lettres latines non littéraires » sont des témoins du latin utilisé en dehors des textes littéraires au cours des deux premiers siècles de notre ère. Ce sont des lettres d'origine et de nature diverses. Les deux origines principales sont l'Égypte et l'Angleterre (Vindolanda, aujourd'hui Chesterholm) ; quelques autres textes proviennent d'Afrique du Nord (en plus de l'Égypte) et de Suisse (Vindonissa, aujourd'hui Windish). Les textes d'Afrique du Nord (y compris l'Égypte) sont écrits sur papyrus ou sur *ostraca*, tandis que les documents d'Angleterre et de Suisse sont des tablettes de bois (plus précisément des feuilles de bois écrites à l'encre à Vindolanda et des tablettes vernissées à Vindonissa). L'auteur fournit une description précise, par ordre chronologique, de ces différents types de lettres, description qui est très utilement complétée par le Tableau de l'Appendice (p. 182-186), qui comporte l'indication, pour chacun des textes, de l'*editio princeps* et des pages du volume où ces textes sont cités. Elle montre ensuite la très grande variété des lettres étudiées (en ce qui concerne en particulier la personnalité de leurs auteurs et les motifs de l'envoi de ces documents). Il est souvent difficile de connaître le pays d'origine de tel ou tel auteur et de savoir si le latin était sa langue maternelle. Il est même parfois malaisé de déterminer la nature (officielle ou privée) d'un document donné.

Malgré leur variété, qui tient à la fois à leur origine géographique, au milieu social de leur auteur ou encore au motif de leur envoi, ces documents non littéraires présentent des traits communs qui permettent à l'auteur de les comparer utilement dans chacune des études qu'elle leur consacre. Par exemple, ces documents ayant un même type de structure caractéristique du genre épistolaire, il est intéressant d'examiner ce que l'auteur appelle la « phraséologie », autrement dit les formules que l'on s'attend à trouver dans une lettre. Sont donc étudiées successivement (p. 43-63) l'adresse initiale, la salutation initiale, la salutation finale, enfin des formules que l'on rencontre habituellement dans le corps des lettres (en particulier celles qui comportent des verbes de demande comme *rogo* ou *oro*). Parmi les éléments de la conclusion de cette étude, on relèvera que la grande variété constatée dans la phraséologie tient sans doute en grande partie à l'influence du contexte géographique ; à noter aussi que l'auteur décèle dans les lettres d'Égypte une influence des documents épistolaires grecs.

Les chapitres suivants sont davantage centrés sur les deux principaux thèmes de recherche annoncés par l'auteur, à savoir la syntaxe et la pragmatique. Dans le chapitre intitulé « Aspects of sentence connexion » sont traitées des questions relatives à la coordination et à la subordination (p. 64-89). Parmi les coordonnants étudiés, l'auteur s'intéresse surtout à *et* et à *item* dans leurs emplois pour relier des propositions. L'un des emplois les plus intéressants de *et* est celui où cette conjonction n'est pas utilisée comme un simple coordonnant, mais indique un changement de thème ; *et* n'établit pas alors de rapport étroit entre deux propositions, mais introduit une nouvelle séquence qui n'est pas en rapport direct avec ce qui précède. L'auteur fait d'utiles rapprochements (p. 66, n. 9) avec des passages de Pétrone en discours direct (41, 11 ; 42, 5 ; 46, 3). L'étude consacrée à la subordination fait une place importante aux propositions subordonnées qui dépendent du verbe *rogo*, verbe d'emploi très fréquent dans le corpus. Dans les lettres de Vindolanda l'emploi du subjonctif juxtaposé (type *rogo habeas*) est nettement plus fréquent que le tour *rogo ut* (18 exemples contre 5), ce qui n'est pas vraiment inattendu (le tour *rogo habeas* est bien attesté à l'époque classique). Plus significatif est l'emploi de *rogo* avec un impératif dans quelques lettres, par exemple dans *rogo mittite omnia diligenter* ; l'auteur voit alors dans *rogo* une simple formule de politesse (elle rapproche l'anglais « please »), et non pas un verbe de sens plein.

Dans le chapitre intitulé « Syntactic incoherence in the letters » (p. 90-120) sont réunies des études assez diverses qui ont pour point commun d'attirer l'attention sur des structures incohérentes du point de vue syntaxique. Parmi les cas de structures incohérentes, on relève, par exemple, des contaminations entre différents tours, des confusions entre les constructions du verbe *rogo* (qui diffèrent d'ordinaire selon que le verbe signifie « demander, interroger » ou « demander de, prier de ») ou encore des incohérences dans l'emploi des personnes du verbe dans le cours d'un style indirect. L'auteur s'intéresse aussi à des phrases où l'accusatif est utilisé dans des constructions absolues où il succède à un ablatif (ainsi dans la formule *interueniente Minucium Plotianum*) ; dans cette extension des emplois de l'accusatif on peut voir une étape dans son utilisation comme cas régime universel. Dans la dernière partie du chapitre, l'auteur se réfère à la *Functional Grammar* de S. Dik pour étudier ce qu 'elle appelle les « thematic constituents » et la « pragmatic organization » (c'est-à-dire, précise-t-elle, la façon dont le locuteur organise les idées qu'il est en train de présenter) ; dans les lettres non littéraires, on rencontre en tête de phrase des mots ou des syntagmes à l'accusatif qui (comme dans le cas du « nominatiuus pendens ») sont isolés en tête de phrase et n'entretiennent pas de relations syntaxiques avec un autre constituant de la phrase.

L'auteur s'inspire également des théories de la *Functional Grammar* dans le dernier chapitre où elle traite de l'ordre des mots (p. 121-159). Dans un premier développement, qui s'appuie sur une riche documentation, elle passe en revue les principaux travaux qui ont été consacrés aux problèmes posés par l'ordre des mots en latin, et plus particulièrement par les places respectives du verbe et de l'objet (dans le type OV, l'objet précède le verbe ; dans le type VO, cet ordre des mots est inversé). Dans le deuxième développement, elle examine ces deux types d'ordre des mots dans les lettres non littéraires en comparant les documents d'Égypte (en particulier les lettres de Claudius Terentianus) et ceux de Vindolanda ; l'objet précède le verbe beaucoup plus souvent à Vidolanda que dans les principaux documents d'Égypte. Dans les lettres de Claudius Terentianus, la prédominance du type VO peut s'expliquer en partie par une influence grecque, mais tenir aussi à la nature des documents qui sont souvent des lettres du « type *misi* » (c'est-à-dire des lettres accompagnant un envoi où la forme verbale *misi* est placée au début de la phrase). Le dernier développement du chapitre est centré sur des questions de pragmatique. L'auteur rappelle d'abord les principales études où les théories de la pragmatique ont été appliquées à l'étude de l'ordre des mots en latin (par exemple, les travaux de D.G.J. Panhuis et de H. Pinkster). Elle s'efforce ensuite de déterminer, en utilisant en particulier les notions de « topic » et de « focus », dans quelle mesure la place de l'objet par rapport au verbe dans les lettres non littéraires a pu être influencée par des facteurs pragmatiques.

Cet ouvrage, dont l'auteur a réuni une documentation riche et variée et a su faire preuve de prudence dans l'analyse de problèmes où il est parfois difficile de proposer des solutions indiscutables, fournit de nombreux éléments susceptibles de mieux apprécier des documents dont la connaissance est très utile. Un index fait apparaître la diversité des sujets traités et permet une consultation aisée.

Claude Moussy.

Latin vulgaire-latin tardif VIII. Actes du VIII[e] colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Oxford, 6-9 septembre 2006), édités par Roger WRIGHT : Olms-Weidmann, 2008, XIII-623 pages.

S'ils se succèdent de manière bien cadencée, les colloques consacrés au latin vulgaire et au latin tardif sont aussi engagés dans une course au gigantisme. Les actes ne cessent d'enfler — mais le présent volume sera peut-être le point culminant de la progression, car on peut difficilement faire plus grand, à moins de multiplier les volumes, ce qui ne serait pas raisonnable. Caractères très petits (mais de taille variable selon les contributions), typographie très dense, tel se présente le volume, qui rassemble 68 contributions (dont 30 en anglais), auxquelles s'ajoutent les résumés des contributions non reprises dans les actes. Pour mémoire, rappelons que les actes du VII[e] colloque contenaient 44 contributions, ceux du VI[e], 42. En tout cas, cela rend presque impossible la tâche du recenseur ! Après avoir suscité de l'engouement depuis quelques décennies, le goût pour les formes « non conventionnelles » du latin paraît tourner à la mode. Il est vrai que la matière à exploiter est vaste. Tous les domaines sont abordés : les plus traditionnels, phonétique, morphologie, lexique, étymologie, mais ce sont surtout la syntaxe et la pragmatique, ainsi que la sociolinguistique qui se taillent la part du lion — ce qui répond aux préoccupations actuelles des linguistes. Dans le cadre d'un compte rendu, il ne saurait être question de commenter, ni même d'énumérer tous les articles ; on relèvera donc, en manière d'échantillonnage, Frédérique BIVILLE : « Normes " orthographiques " et oralité dans la latinité tardive : le latin du *De Orthographia* de Cassiodore », Richard ASHDOWNE : « *E*-vocative Invocation : on the historical morphosyntax of Latin " Oaths " », Viara BOUROVA : « Les participes futurs en *-urus / -ndus* combinés avec un temps passé de *esse* en latin tardif. Un conditionnel non abouti ? », Giovanbattista GALDI : « Evidence for Late Usage of the Moods in the Works of Jordanes », Paolo GRECO : « *Accusativus cum infinitivo* and *quod*-clauses in the First and Sixth Books of the *Historiae* of Gregory of Tours », Olga SPEVAK : « Le placement de *is*, *hic* et *ille* chez Grégoire de Tours », Paulo F. ALBERTO : « Neologisms and Rare Words in Visigothic Latin : the case of Eugenius of Toledo », Marie-Thérèse CAM : « Nomenclature des *realia* de la vie rurale : étude du vocabulaire des installations et des équipements de l'écurie dans les textes latins de médecine vétérinaire (IV[e] s.-V[e] s.) », Michèle FRUYT et Anna ORLANDINI : « Some Cases of Linguistic Evolution and Grammaticalisation in the Latin Verb », Marie-Karine LHOMMÉ : « De Verrius Flaccus à Paul Diacre : les " vulgarismes " dans le lexique de Festus et leur traitement par Paul Diacre », Anna Maria URSO : « I preverbi nel latino tardo : il caso di Celio Aureliano », Tamás ADAMIK : « Remarks on Livy's *Patavinitas* », Maria BECKER : « " Delectabar suavitate sermonis ". Zur Interferenz von Rhetorik und Mündlichkeit im Stil des Ambrosius von Mailand », Federica FOSCHI : « La formularità della lingua di Crodegango di Metz (742-766) e dei documenti del suo tempo », Michael W. HERREN : « Romance Elements in the Latinity of the *Cosmography* of Aethicus Ister », Sándor KISS : « *Chronica Hydatii* : considérations latino-romanes », Birte STENGAARD : « A Semantic Study of *HABERE* in the *Itinerarium Egeriae* from a Romance Perspective », Barbara WEHR : « Spätlatein aus der Sicht des Romanisten : zu apodosis-einleitendem *ET* »...

La période qui va en gros de 1880 à 1940, avec les M. BONNET, BESZARD, CARNOY, JEANNERET, PIRSON, M. PEI, P. TAYLOR, et bien d'autres, avait vu la parution de nombreux livres de synthèse sur la langue d'un auteur, d'une catégorie. Aujourd'hui, les savants multiplient les articles sur des points particuliers (citons tout de même Louis CALLEBAT : « Sur le langage des *Priapées* », Josep M. ESCOLÀ : « El latín de Paciano, obispo de Barcelona », ou encore Robert MALTBY : « The

Language, Style and Origins of Pseudo-Dioscorides *De Herbis Femininis* ») : un jour viendra où il s'agira d'envisager une synthèse.

Jean-Paul Brachet.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France

Vitruve, *De architectura*, livre V. Texte établi, traduit et commenté par Catherine Saliou, Collection des Universités de France : Paris, Les Belles Lettres, 2009, lxxvi-434 pages.

Avec ce livre V, consacré à la construction publique profane, C. Saliou clôt la publication des dix livres du *De architectura* de Vitruve dans la Collection des Universités de France, série inaugurée en 1969 avec l'édition du livre IX par J. Soubiran. Les quarante années d'études vitruviennes, dont C. Saliou a parfaitement su tirer parti, se traduisent par une augmentation sensible du volume de l'introduction et des notes.

L'introduction est divisée en trois parties : contenu et objet, sources et univers de référence, la Grèce et l'Italie. Le contenu du livre V est globalement annoncé par Vitruve au livre I (3, 4) dans sa définition des lieux communs d'intérêt général (*communica loca ad usum publicum*) : « ports, forums, portiques, bains, théâtres, promenades couvertes... ». C. Saliou montre que le plan choisi par Vitruve n'a rien d'arbitraire : il commence par la place publique et les édifices qui lui sont associés (c'est là que l'on trouve la fameuse description de la basilique de Fano, construite par Vitruve lui-même) et cette priorité correspond au fait que « la construction publique est avant tout la conséquence et la manifestation du statut de l'agglomération et signale l'intégration de la communauté locale à l'ensemble romain » (p. xvi). Viennent ensuite les chapitres sur le théâtre qui, comme souvent chez Vitruve, sont en fait le condensé d'un traité qui aurait pu être autonome. Puis Vitruve traite des portiques, des bains, des palestres et des ports. C. Saliou profite de sa compétence dans le domaine des « lois des bâtiments » pour consacrer un développement à la définition juridique des espaces publics (la taxinomie juridique romaine de l'espace est en effet un des fondements de l'organisation de l'ensemble du *De Architectura*) : « le critère essentiel de définition du caractère public d'un édifice ou d'un aménagement quelconque est le statut public du sol sur lequel il est élevé ». Dans le chapitre consacré aux sources et à l'univers de référence du livre V, C. Saliou fait preuve de beaucoup de prudence. Elle réserve un long développement au problème de l'acoustique et de la musique, et plus particulièrement à l'irritante question des vases acoustiques dans les théâtres. C. Saliou considère que la source du développement sur l'harmonie pourrait être le préambule d'un manuel d'organologie (Vitruve décrit la fabrication de l'orgue au livre X). Quant aux vases acoustiques eux-mêmes, elle relève non seulement l'incapacité de Vitruve à désigner un exemple précis d'application de ce dispositif mais encore l'absence de témoignages archéologiques sûrs (un intéressant appendice de douze pages est consacré à cette question). Le dernier chapitre de l'introduction, « la Grèce et l'Italie » analyse les couples d'opposition théâtre grec / romain, agora / forum, bain / gymnase au sein du livre V qui est fondamental dans la représentation moderne de l'identité architecturale romaine.

Le texte est établi à partir de dix-neuf manuscrits ; quinze d'entre eux ont déjà servi de base à la plupart des éditions dans la Collection des Universités de France,